

Propositions psychosociologiques pour un regain démocratique

En hommage à Eugène Enriquez

Elwis Potier

Il est des voix qui vous réchauffent l'esprit, insufflant toute l'intelligence sensible dont vous avez besoin pour vous donner du cœur à l'ouvrage. Quand la froideur des calculs rationalisant gèle le cours de nos désirs ou que les idéologies prennent possession des idées qui nous tourmentent, il est toujours bon de lire ou de relire Eugène Enriquez. Cette voix à la fois enveloppante et démystifiante s'est éteinte le 19 décembre 2024. Ceux qui ont eu la chance de le rencontrer et de partager un tant soit peu son goût de l'altérité¹ continuerons assurément à être réchauffés par sa pensée dont la clarté dans l'expression n'avait d'égale que la vivacité d'esprit, à l'oral comme à l'écrit. Il suffit de lire les hommages publiés dans le dernier numéro de la Nouvelle Revue de Psychosociologie (sans oublier le n° 38 sur son chef d'œuvre : « De la horde à l'État : le lien social en question », sorti peu avant son décès) pour mesurer à quel point la figure d'Eugène Enriquez est devenue centrale dans tous les champs périphériques – entre psychanalyse, sociologie et psychosociologie - des sciences humaines et sociales.

Psychanalyste du lien social, ce qui le conduit à aborder le lien social comme un lien foncièrement tragique, Eugène Enriquez n'était pourtant pas un analyste ou un praticien de la psychanalyse sans divan, préférant le point de vue du sociologue clinicien, intervenant - enseignant dans les organisations et les institutions à l'écoute des remous du social et de la psyché chahutés par les bouleversements de l'histoire. Sans doute le plus weberien des freudiens et par le fait le plus sociologue des psychanalystes, ou inversement, n'en déplaise aux maîtres d'écoles qui confondent théorie et doctrine, Eugène Enriquez a déployé sa pensée de telle manière qu'elle puisse être entendue par des oreilles différentes en différents lieux. Sans prétendre à une quelconque exhaustivité ni chercher à compartimenter ses écrits, au-delà de ses ouvrages que l'on ne saurait ranger sous une quelconque catégorie, on peut tout de même mentionner les textes qui ont fait date et qui intéresseront certainement les lecteurs d'aujourd'hui :

L'intervenant dans une organisation quelle qu'elle soit, qu'elle que soit sa spécialité ou son domaine de prédilection, devra composer avec un certain « Imaginaire social, refoulement et répression dans les organisations » (*Connexions* n°3, 1972). Ensuite, le philosophe ne manquera pas de s'interroger sur « Le sujet humain : de la clôture identitaire à l'ouverture au monde » (*L'inconscient et la science*, 1991) tandis que l'anthropologue pourra approfondir sa compréhension des rapports entre « Le pouvoir et la mort » (*Topique* n°11-12, 1973). Le

¹ Eugène Enriquez (coll.), *Le Goût de l'altérité*, Desclée de Brouwer, 1999.

psychanalyste poursuivra sa compréhension de « La pulsion de mort dans les institutions » (*L'institution et les institutions*, 1987) pendant que le sociologue reconnaîtra l'acuité de l'analyse de « L'individu pris au piège de la structure stratégique » (*Connexions* n°54, 1989). Le travailleur social réfléchira sur ses pratiques à partir des « Perspectives psychosociologiques sur l'adaptation » (*L'inadaptation, phénomène social*, 1964) alors que le formateur aura tout le loisir de se contempler dans la « Petite galerie de portraits de formateurs en mal de modèle » (*Connexions* n°33, 1981). Le psychologue, enfin, élargira ses vues sur les phénomènes d'« Idéalisation et sublimation » (*Psychologie clinique*, 1990).

Ce thème incontournable de l'idéalisation et de la sublimation, notions revisitées à partir de Freud mais aussi de Castoriadis, serait à rapprocher de deux autres couples de notions qui jalonnent les portes analytiques ouvertes par Enriquez et dont le premier est malheureusement plus souvent cité que le second : l'imaginaire moteur et l'imaginaire leurrant d'une part, le refoulement et la répression de l'autre, pour mieux comprendre la crise démocratique actuelle. Une porte ouvrant sur une autre et menant au cœur des phénomènes inconscients intriqués dans l'imaginaire social, mais nous ne pouvons exposer toute l'étendue de son œuvre ni en faire un commentaire qui ne saurait mieux dire ce qu'il a si bien écrit.

Il n'est plus bel hommage que nous puissions lui rendre, pensons-nous au vu de la situation politique actuelle en France et dans le monde, que de rappeler le remarquable psychosociologue démocrate qu'il était, viscéralement, par ses positions constamment antiautoritaires et antitotalitaires comme par le lien indéfectible qu'il incarnait entre la psychosociologie qu'il a grandement contribué à fonder et la démocratie libérale et sociale européenne. Eugène Enriquez était certainement le psychosociologue français qui a le plus défendu la démocratie comme horizon de la psychosociologie, et plus largement des sciences véritablement humaines, c'est-à-dire pour celles qui intègrent une forme d'éthique de la finitude. Lui qui prenait ses distances avec l'actualité du monde ces dernières années semble avoir été rattrapé par celle-ci – même si son pessimisme lucide tentait de l'en prévenir - ce qui veut dire qu'il serait vain de vouloir actualiser sa pensée ou de l'arranger d'une certaine manière pour la mettre « au goût du jour ». Nous aurions plutôt intérêt à emprunter ses paires de notions clairvoyantes afin de ne pas se perdre dans les jeux du pouvoir et du désir pour tenter de trouver une percée à travers les brouillards qui se forment sous nos yeux.

Car la démocratie dans le monde vacille. Non seulement elle vacille dans le sens où elle est de plus en plus dévoyée ou franchement bafouée par des mouvements populistes autocratiques ou ploutocratiques qui la corrompent de l'intérieur, mais elle semble, au sein d'organisations et d'institutions qui s'en réclament, régresser. Si l'on en croit plusieurs études sérieuses, le nombre de personnes vivant en démocratie s'est récemment effondré, passant d'un peu moins de 4 milliards en 2017 à plus de 2 milliards en 2022 (notamment du fait de la rétrogradation de l'Inde en autocratie électorale). Plus de la moitié des habitants de la planète vit dans un régime « autoritaire » selon l'indice construit par l'Economics Intelligence Unit. Toutes les tentatives d'imposition de la démocratie par la guerre ont naturellement échoué et il paraît de plus en plus difficile de résister à l'impérialisme de certains pays. La « démocratie des autres » (Amartya Sen) serait-elle tombée dans l'oubli ?

Les avertissements d'Eugène Enriquez

Avec l'égalité des conditions qui caractérise la démocratie, on sait que le suffrage universel affirme : un homme, une voix. Mais on sait aussi que la sagesse populaire dit qu'un homme averti en vaut deux, ce qui devrait nous conduire à mieux écouter les avertissements que nous a adressé Eugène Enriquez. Par les temps qui courent où l'on assiste à la remise en cause des principes démocratiques et de la limitation des pouvoirs dans nos sociétés (« la démocratie est le régime de l'auto-limitation » disait Castoriadis), il faudrait être bien naïf ou ignorant de la psyché humaine pour ne pas voir que la démocratie est aussi porteuse d'effets d'idéalisation ou de répression, fruits de l'imaginaire leurrant dont la démocratie est elle-même porteuse.

Freud nous a bien montré comment la pulsion de mort, pour soi, pour son groupe ou son pays, pouvait se déguiser en pulsion de vie, et Enriquez de nous prévenir : les hommes « sont incapables de se rendre compte de la virulence des pulsions de mort qui savent prendre le masque de la vie ». Les courants autoritaires extrémistes des deux côtés de l'Atlantique qui n'ont maintenant que les valeurs démocratiques sur les lèvres feignent de ne pas le savoir. Seule la démocratie refuse la mort réelle et symbolique pour soi et pour l'autre ; elle accepte la contradiction (et l'altération dirait Jacques Ardoino), du moins elle ne l'interdit pas et propose même de l'organiser en inventant des formes institutionnelles permettant de la réguler et de trouver des formes socialisatrices afin de réguler les conflits.

Premier avertissement : à trop idéaliser la démocratie, celle-ci finit par se retourner contre elle-même comme la pulsion vie peut se retourner en pulsion de mort.

Dans le prolongement de cette pensée de la socialisation du psychique, on pourrait dire que la démocratie consiste à créer des formes sociales permettant de faire vivre des possibilités de détourner les pulsions destructrices par la culture tant qu'elle choisit la sublimation comme facteur d'autolimitation au lieu de s'adonner et donc de s'abandonner à l'idéalisation sans limites. Cette voie offerte par la sublimation et ce qui s'en suit nous permet d'être inspirés par nos imaginaires moteurs culturels et sociaux sans être complètement aspirés par les mirages dont ils sont les reflets. En ce sens, la démocratie serait à la fois le principe et le moyen de refouler nos penchants à la négation et à la destruction, contre le refoulement et la répression de l'autre, de celui ou celle dans lequel ou laquelle je ne veux pas me reconnaître.

Cette interprétation (très ramassée, je le concède) de la voie dégagée par Enriquez n'a donc pas pour but de défendre la démocratie comme si elle était une forme arrêtée, pleine et entière, mais bien d'alerter ceux qui se prêtent au jeu de l'anathème pour savoir qui est le plus ou le moins démocrate, comme si on était dans un concours. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas dénoncer ceux qui bafouent les principes démocratiques pour mieux répandre la haine et la peur de l'autre, souvent en fustigeant la haine de leurs ennemis, ou qui se mettent dans l'illégalité en voulant imposer *leur* ordre, mais il faut bien avoir conscience que les ressentiments sans cesse ressassés tels des serpents sifflant sur nos têtes ne font que réprimer nos clivages internes (au

sein des groupes et des personnes) alors que seule la loi issue d'un processus démocratique, conforme aux droits fondamentaux, peut nous en libérer.

Deuxième avertissement : une identité compacte, fermée sur elle-même, préférera toujours un pouvoir autoritaire qui peut la renforcer ou nuire à ses ennemis, même s'il va à l'encontre de ses intérêts.

La psychosociologie moderne, dès ses débuts au seuil de la seconde guerre mondiale, avec les travaux sur les groupes sociaux de Kurt Lewin, n'avait pas pour vocation d'échafauder une théorie politique de la démocratie. Elle s'est constituée à partir de l'idée que la démocratie doit d'abord trouver sa légitimité par la pratique (avec l'influence de Dewey) sur le plan politique mais aussi social, collectif, groupal... C'est d'ailleurs, pensons-nous, avant tout sur ces plans qui sous-tendent les pratiques sociales et culturelles de la démocratie que la psychosociologie peut encore formuler des propositions susceptibles de répondre à la crise actuelle. Là où les mouvements de l'éducation populaire et les initiatives citoyennes ont cherché à démocratiser la culture, force est de constater que très peu a été fait ces 50 dernières années pour entretenir et faire vivre une culture démocratique à l'école, au travail, dans les grandes associations, etc.

De nombreux psychosociologues se sont détournés de cette ambition dès les années 1960 : aux USA, la dynamique de groupe qui devait permettre aux individus d'acquérir des attitudes plus démocratiques s'est rapidement muée en dynamisation des individus en groupe ; en France, nombreux sont ceux qui ont délaissé la psychosociologie et les phénomènes de groupe pour se rabattre sur des psychologies de la relation. Aujourd'hui, l'individualisation et la volatilisisation sont allées tellement loin qu'on en est à diffuser dans les entreprises, les collectivités, et même à l'école, en lieu et place des humanités, des techniques de développement personnel, versant subjectif de la course effrénée à la croissance, tout en regrettant naturellement le repli sur soi. Tout cela se fait sans se soucier le moins du monde d'un développement qui serait collectif et écologique et qui ne répondrait pas aux injonctions à la croissance, à l'expansion, à la conquête.

C'est pourquoi nous pensons qu'il est grand temps de revenir aux sources, un peu comme Cornelius Castoriadis revenait inlassablement aux fondations de la démocratie, non pas dans l'optique d'en faire la théorie mais plutôt pour imaginer ce qu'elle pourrait devenir dans nos pratiques au quotidien. D'autant que les sources, bien centenaires pour ce qui est de la psychosociologie, sont bien plus proches de nous. Et Eugène Enriquez était un formidable sourcier sur les questions de désir et de pouvoir (il pouvait puiser chez Freud et Weber mais aussi chez Bataille, Caillois, Castoriadis, Balandier, Sade...). Rien n'est plus théorique qu'une bonne pratique, surtout en matière politique. Mais il faut surtout se prémunir, comme nous y invitait Enriquez, contre l'esprit de sérieux qui s'empare des idéologues qui entreprennent de démolir tout qui contredit leur engagement. Comme le disait déjà Sartre (dans *l'Être et le Néant*) : « Dans l'esprit de sérieux, je me définis en fonction de l'objet en écartant a priori comme impossibles toutes les entreprises dans lesquelles je ne suis pas engagé en ce moment. »

Troisième avertissement : l'esprit de sérieux voit dans toute contradiction un conflit de valeurs à partir duquel s'organise le rejet souvent teinté de mépris de ceux qui n'ont pas le même engagement ou point de vue.

Propositions psychosociologiques

Il faudrait d'abord repartir des indications de Lewin, histoire de se remettre en tête ce qu'il avait vraiment dans la sienne au lieu de suivre ses épigones, et les confronter à celles formulées par Enriquez afin de redéfinir les visées que pourrait se redonner la psychosociologie dans sa pluralité réinscrite dans un projet démocratique. On pourra alors, à partir des démarches qu'elle a initié et qui ont marqué son histoire, formuler des propositions qui paraîtront, comme il se doit, couler de source.

Gardons à l'esprit que ces propositions, loin de vouloir réduire en de simples formules des réponses à des questions nécessairement complexes, ne seront que des traverses sans fin inéluctable - car la démocratie refuse toute fatalité - prenant le parti sans esprit partisan de la démocratie sociale. Je veux bien sûr parler de la démocratie qui repose *légalement* sur les droits de l'homme (au sens de l'humain) et *socialement* sur une pratique qui s'apprend en cheminant à travers des processus construits collectivement.

Lorsque Lewin tentait de décrire la « particulière combinaison de conduites » qui fait l'expérience de la démocratie (dans *Resolving Social Conflicts*, 1948), il nommait expressément :

- La responsabilité envers le groupe (sans quoi il n'y a pas d'égalité dans la liberté selon Tocqueville)
- La capacité à reconnaître les différences d'opinion sans considérer l'autre comme un criminel.
- La capacité à accepter les critiques en restant sensible aux sentiments de l'autre personne.

Autant dire que toutes les situations collectives coopératives ou collaboratives permettant à chacun d'assumer sa responsabilité vis-à-vis du groupe et de discuter sans invectives ou disqualifications, de débattre en acceptant le jeu de la contradiction et de l'argumentation (pas suffisamment enseignée à l'école comme à l'université), seront bonnes à prendre et à reprendre.

Après avoir justement rappelé les convictions anti-étatiques, anti-bureaucratiques et anti-technocratiques qui sous-tendent la position du psychosociologue dans son « Éloge de la psychosociologie » (*Connexions* n°42, 1983), Eugène Enriquez parle des capacités des individus, comme Lewin, mais aussi des groupes quand il invite le psychosociologue à avoir confiance dans leur capacité à s'auto-organiser, à percevoir les problèmes, à « trouver des solutions sans dissoudre le lien social », sans s'abandonner à un leader charismatique.

Dans cet esprit, nous proposons de redonner un nouvel horizon à l'aventure psychosociologique en orientant ses démarches vers l'expérience de la délibération, les pratiques de la citoyenneté et le défi écologique.

Le démodrame

Comment comprendre les pièces et règles du jeu démocratique sans avoir appris à y jouer ? Sachant que personne ne naît démocrate, comment apprendre à le devenir sans avoir eu l'occasion de vivre une délibération ou un processus démocratique débouchant sur une décision concernant ses propres conditions de vie ? Eugène Enriquez avait sans doute raison d'ironiser à propos de la révolution sociométrique de Jacob Levy Moreno ; celle-ci ne fut en effet qu'un feu de paille qui s'est éteint en même temps que le charisme de son fondateur, mais il n'en reste pas moins vrai que le psychodrame, autre invention du chantre de la spontanéité créatrice, a grandement transformé les pratiques cliniques et pédagogiques. Plus précisément, ce que nous nommons « démodrame » s'inspire davantage du jeu dramatique que Moreno a baptisé du nom de « sociodrame » que du psychodrame tel qu'il est couramment pratiqué surtout dans une perspective psychanalytique.

Mais le démodrame n'est pas une simple transposition des méthodes sociodramatiques sur des problèmes considérés comme inhérents à toute démocratie. Contrairement au sociodrame morenien, mais aussi au Théâtre de l'Opprimé d'Augusto Boal dont il s'inspire également, le démodrame traite en groupe de l'aspect social voire politique de problèmes vécus par des collectifs et pas seulement par des individus. Il s'agit de jouer (sans mimer pour autant) sur une scène sociale établie ce qui peut se jouer dans des conflits collectifs sans présumer des liens avec les conflits psychiques des individus impliqués ni des positions de domination ou de répression à l'œuvre. C'est en cela que le dispositif se maintient dans une tension psychosociologique ; il ne cherche pas à psychologiser ou à sociologiser les problèmes. C'est du moins comme ça qu'il a été reçu lorsque nous l'avons expérimenté dans le champ de l'enseignement et pour une petite commune.

Le démodrame consiste donc à mettre en scène le traitement démocratique d'un problème lié à la vie collective des citoyens concernés (par exemple l'élaboration d'un règlement intérieur dans un établissement, la délibération dans une association ou une collectivité, l'organisation d'un débat dans une commune, etc.) afin d'analyser ensuite avec les acteurs eux-mêmes les processus qui ont conduit au résultat tel qu'il peut être objectivé mais aussi tel qu'il est perçu subjectivement. Dans le jeu, chacun peut jouer des rôles différents et le groupe peut rejouer la même situation mais doit bien sûr respecter les règles posées pour ce faire. Le temps d'analyse en groupe conduit par les psychosociologues est aussi important pour sortir du jeu en tant que tel et comprendre dans l'après-coup ce qui s'est effectivement joué. C'est pourquoi il est recommandé que le temps de l'analyse soit équivalent au temps de jeu. Il n'est pas question de rentrer ici dans le détail des règles du jeu ou d'évoquer les enjeux d'un tel dispositif qui répondent de différents cadres d'intervention. Nous nous contenterons d'inviter tous ceux qui ont expérimenté des modalités similaires à faire connaître leurs pratiques et à en poursuivre l'élaboration.

Les groupes d'analyse des pratiques citoyennes

Parmi les nombreuses démarches issues de la psychosociologie, il n'y en a guère qui aient su se développer autant dans le champ social et de la santé sans pour autant être associée à la psychosociologie que l'analyse des pratiques. Pourtant, si l'on s'écarte des pratiques professionnelles, l'analyse des pratiques citoyennes par les citoyens eux-mêmes, là où ils sont et sur les sujets qui les intéressent, paraît être une nécessité tant celles-ci passent systématiquement sous les radars politiques et médiatiques. L'approche psychosociologique permet d'offrir un cadre réflexif où chacun peut penser avec d'autres sa position de citoyen sans préjuger de ce que serait une « bonne » pratique citoyenne. En effet, il ne saurait y avoir de « bon » ou de « mauvais » citoyen tant que chacun respecte la loi et celui qui ne participe pas, y compris aux élections, a autant droit à la parole que ceux que l'on entend à toutes les réunions. Comme nous l'avons rappelé ailleurs à propos des ambiguïtés du management², l'autonomie, au sens fort du terme, suppose autant un pouvoir d'agir qu'un pouvoir de ne pas agir quand l'incitation à l'action est forte.

L'analyse de la *pratique* de chacun en tant que citoyen, en tant que membre de droit de la société, dans la vie locale et au-delà dans la société, n'a donc pas grand-chose à voir avec l'analyse par des « experts » de la citoyenneté ou le tirage au sort d'un petit nombre de citoyens pour les former à devenir des experts sur une question comme dans les conventions dites citoyennes. Dans les deux cas, dans l'étude d'analystes qui s'érigent en experts de ces questions comme dans le groupe de citoyens tirés au sort à qui l'on fait croire que leur expertise pourra orienter les décisions politiques, il ne s'agit que de très petits échantillons dont est exclue la grande majorité des citoyens, à commencer par ceux qui ne sont pas inscrits sur les listes électorales ou qui ne répondent pas aux sondages. Et reviennent les catégories morales sous-jacentes du « bon » et du « mauvais » citoyen (celui qui ne participe pas activement) comme l'on pouvait parler de « bons » et de « mauvais » pauvres.

Notre expérience dans des maisons de quartiers nous amène à penser que la constitution de groupes de citoyens volontaires et éphémères pour échanger sur la manière dont chacun se vit comme citoyen, comme bénévole ou non, etc., sans pression à la conformité visant à promouvoir un seul modèle de citoyenneté, paraît être une alternative à l'injonction à la participation démonstrative et partisane qui gangrène notre démocratie, oubliant systématiquement ceux qui ne participent pas activement ou qui n'appartiennent à aucun groupement autre que celui de la collectivité dans laquelle ils ou elles vivent.

La recherche-action écologique

La recherche-action est toujours d'actualité tant et si bien que certaines expériences s'emparent des enjeux écologiques pour chercher des solutions avec les habitants concernés aux problèmes liés à la gestion des ressources, aux évolutions du climat ou encore à l'économie des milieux de vie. Les expériences de recherche-action participative, notamment, sont prometteuses et demandent à être développées sur une échelle plus vaste mais elles demeurent bien souvent à

² Elwis Potier, « Les ambiguïtés du management. Une approche psychosociologique et clinique », *Les Cahiers de l'Actif* n° 558/559, 2022.

l'écart des processus de délibération par lesquels les décisions importantes se prennent. La recherche-action participative devrait donc s'enrichir de la recherche-action délibérative telle qu'elle a pu être travaillée par les courants institutionnalistes et autogestionnaires.

Les nouvelles technologies, pour autant que l'on trouve les moyens de les collectiviser, ouvrent de nouvelles possibilités pour allier recherche et action en partant du terrain, à commencer par la vie quotidienne au niveau communal ou intercommunal, en associant les acteurs impliqués à l'élaboration de solutions pratiques, c'est-à-dire praticables par les premiers intéressés, aux problèmes écologiques. L'écologie, plus que tout autre question politique et scientifique, ne peut se passer des approches qui allient les connaissances scientifiques aux connaissances des acteurs qui vivent concrètement ces problèmes au quotidien en lien avec le logement, les déplacements, l'alimentation... À commencer par l'air que l'on respire, l'eau que l'on boit, la terre qui nous nourrit.

La question écologique comme redéfinition de la question sociale offre donc de nouvelles perspectives à la recherche-action qui souffre depuis ses débuts des divergences entre les intérêts des chercheurs (la recherche et la reconnaissance académique) et les intérêts des acteurs de terrain (réduits le plus souvent au bénéfice de la direction des entreprises ou des associations concernées). La transition écologique réunit d'emblée au-delà de la recherche et de l'action les chercheurs et les acteurs dans une même finalité : rendre le milieu de vie habitable et supportable pour chacun. Ce n'est alors sans doute pas tant sur la recherche-action lewinienne qu'il faut s'appuyer mais sur l'autre source méconnue de la recherche-action, celle de John Collier, ce travailleur social et anthropologue américain qui défendait les droits et la culture des Amérindiens. L'écologie des cultures et agricultures locales comprise comme recherche-action politique permanente (et pas seulement « participative ») où les administrateurs, comme le voulait Collier, deviennent les étudiants des citoyens qu'ils administrent, ouvre des perspectives d'avenir pour dépasser les intérêts économiques particuliers à court terme.

Sans présager de ce qui pourra être fait de ces propositions élaborées à partir d'expériences ponctuelles très limitées dans le temps et dans l'espace en dehors des lieux académiques, nous espérons pourtant ouvrir quelques voies possibles inspirées par la volonté d'Eugène Enriquez d'affirmer la psychosociologie comme une orientation centrée sur les liaisons entre la vie psychique et le champ social dans une « éthique de la finitude »³. Une éthique par laquelle les convictions et les valeurs attachées à l'esprit de sérieux et de responsabilité sont sans cesse interrogées. Il en va de même pour les idées de pureté et d'homogénéité dont la remise en cause méthodique telle qu'elle a été instruite par Jacques Ardoino⁴, avec le renoncement au désir de maîtrise totale, constitue également un des fondements de la psychosociologie. À l'éthique de la finitude par laquelle nos limites et notre propre fin nous rappellent à l'ordre dès que nous cherchons à prendre nos fantasmes pour la réalité, nous ajoutons des propositions qui refusent cette part de la réalité qui ne sert qu'à réaliser les fantasmes de certains au détriment des besoins de tous.

³ Eugène Enriquez, « Psychosociologie et changement de cap », ECCAP 14/09/2018.

⁴ Voir Elwis Potier (dir.) *À la rencontre de Jacques Ardoino. Pour une psychosociologie plurielle*, Paris, L'Harmattan, 2024.